

Lettre de Penthes

*Bulletin d'information
de la Fondation pour l'Histoire des Suisses dans le Monde*

N° 004 – automne 2004

Institut des Suisses dans le Monde

Responsable : Anselm Zurfluh

18, chemin de l'Impératrice

1292 Pregny-Genève

Suisse

téléphone : 0041.22.734.90.21

télécopie : 0041.22.734.47.40

courriel : institut@penthes.ch

www.penthes.ch

Fermeture annuelle du Musée des Suisses dans le Monde :
du lundi 20 décembre 2004 au mardi 11 janvier 2005
Réouverture de l'administration le lundi 10 janvier 2005 à 9 heures.
Réouverture du musée le mercredi 12 janvier à 14 heures.

Horaire d'hiver du musée : valable du 12 janvier au 31 mars 2004
ouvert du mercredi au dimanche de 14 à 17 heures.

Restaurant le Cent-Suisses
ouvert tous les jours entre 10 h 30 et 17 h
fermé les samedis entre le 1 novembre 2004 et le 15 avril 2005
sauf sur réservation de 15 personnes minimum
022.734.48.65 – restaurant@penthes.ch

La Fondation, consciente des problèmes d'environnement et de préservation de la nature,
a décidé d'utiliser du papier bio blanchi 100% sans chlore pour la Lettre de Penthes.

Editorial du président de la Fondation

Chères lectrices, chers lecteurs,

Le quatrième numéro de la « Lettre de Penthes » nous permet de tirer un premier bilan de cette expérience. Disons tout d'abord qu'à notre époque, la communication a acquis une importance incontestable. Nous allons continuer sur cette lancée. La Lettre forme un tout avec d'autres modes de communication ; c'est ainsi que nous rappelons que chaque numéro apparaît sur notre site Internet www.penthes.ch.

Des améliorations sont possibles, bien sûr, même nécessaires. Le nombre d'auteurs a été, jusqu'ici, trop réduit. Vous avez, par exemple, eu à lire trop de textes de la plume du président ou du directeur. Il y a, parmi les amis de notre Fondation, un grand nombre d'auteurs potentiels qui peuvent, dans un texte succinct, nous faire partager leurs recherches, leurs découvertes, leurs rencontres ou leurs lectures. Il serait aussi utile de consacrer de brefs articles à des objets particuliers qui se trouvent dans notre Musée ou, au contraire, de parler de personnes ou d'épisodes dont on ne trouve pas de trace dans nos collections, mais constituent des témoins complémentaires. La Lettre peut aussi servir de lieu de débat (lettres – réponses). Enfin, les activités de nos associations auxiliaires méritent d'être répercutées dans les pages de la Lettre.

Actuellement, la Lettre est envoyée gratuitement aux membres du Conseil de Fondation, aux conseillers associés, aux membres des deux associations auxiliaires et à un certain nombre d'amis de la maison, d'institutions sœurs, d'administrations publiques, etc. N'hésitez pas à nous suggérer des adresses de personnes que nous pourrions intéresser à notre travail en leur envoyant la Lettre.

Enfin, la Lettre occasionne des frais, bien évidemment, y compris de port. Nous avons toujours considéré qu'elle représentait un geste de courtoisie de la Fondation à l'égard des associations auxiliaires et des tiers pour l'aide qu'elles ou ils nous apportent. Mais on peut nous aider à assurer la préparation et la distribution de cette publication par une contribution financière qui lui serait réservée. Merci d'avance à tous ceux qui peuvent répondre à cet appel.

Une chose encore : l'utilisation de papier recyclé pour la Lettre de Penthes a été applaudie par certains et critiquée par d'autres ... Puisqu'il existe maintenant du papier recyclé blanc, nous pouvons venir à la rencontre des uns et des autres. Mais le luxe dans la présentation qui caractérise certaines publications financées directement ou indirectement par l'Etat ou certaines entreprises privées restera, hélas, toujours hors de notre portée.

Bien amicalement

Bénédict de Tscherner
Président

Genève-Texas, John Bernhard, un photographe suisse en Amérique

Geneva-Texas, John Bernhard a Swiss Photographer in America

Exposition temporaire au Musée des Suisses dans le Monde : jusqu'au 12 décembre 2004.

Dans le précédent numéro de la Lettre de Penthes, nous avons présenté, en quelques lignes, la nouvelle exposition temporaire consacrée au travail de John Bernhard, photographe genevois installé au Texas depuis plus de vingt ans.

L'exposition, inaugurée le 25 septembre dernier en présence de plus de 200 personnes, connaît un grand succès. A ce jour, un mois après l'ouverture, près de 1000 personnes sont déjà venues la découvrir et nous ont fait part de leur enthousiasme. Plusieurs articles ont paru dans la presse quotidienne ainsi que dans des revues.

Afin de faire découvrir l'exposition de façon ludique et différente, plusieurs animations ont été mises sur pied : un atelier et un spectacle tout public. Pendant les vacances scolaires, les enfants ont pu découvrir l'œuvre de John Bernhard en travaillant plus particulièrement sur l'un des six thèmes présentés dans cette rétrospective : la série Diptych.

Conçue afin que les grands-parents ou les parents puissent faire découvrir non seulement l'exposition mais aussi le Musée à leurs petits-enfants, cette activité peut être organisée sur demande jusqu'au 12 décembre prochain (contact Nathalie Chavannes par téléphone 022 734 90 21 ou par email musee@penthes.ch).

Les prochains spectacles tout public : Les « MÉTAMORPHOSES » par Nathalie Pfeiffer, d'après les textes d'Ovide et illustrés par les photographies de John Bernhard, seront présentées les dimanches 28 novembre et 12 décembre à 16 heures.

L'exposition fermera ses portes le 12 décembre prochain. Le Musée a mis sur pied un programme spécial d'activités durant toute l'après-midi afin de clôturer en beauté l'exposition. Le décrochage aura lieu en présence de John Bernhard.

à 13 heures : déjeuner (sur inscription)

à 15 heures : ateliers enfants et adultes en présence de John Bernhard

dès 16 heures : spectacle : *Les Métamorphoses* (La création du Monde, Cornix et Philémon et Baucis). Vous pouvez d'ores et déjà vous inscrire au moyen du bulletin d'inscription joint à cet envoi.

Nous vous rappelons que l'on peut faire l'acquisition des photographies de John Bernhard. Ce dernier se tiendra à disposition, tout au long de l'après-midi, pour dédicacer ses livres et ses photographies. Nous nous réjouissons de vous accueillir au Musée des Suisses dans le Monde

Les rendez-vous au Musée :

Vous pourrez trouver les dates des différentes manifestations sur notre site Internet, www.penthes.ch / Musée / News.

Photographies :

... © John Bernhard Houston.

LE CADEAU DE NOEL ... INATTENDU ET ORIGINAL

—&—

Je commande exemplaire(s) du catalogue d'exposition **John Bernhard / A Swiss photographer in America** à 25 chf / 17 €

NOM :PRENOM :

ADRESSE :

CODE POSTAL :VILLE :SIGNATURE :

Geneva School of Diplomacy

by Colum de Sales Murphy

“Civilization is a race between education and catastrophe” (H.G. Wells)

Distinguished guests !

Thank you for coming along to mark the opening and birth of the Geneva School of Diplomacy and International Relations (GSD). (...) I want to say some words, both of thanks and of a general nature about our roots. Here at the Château, Ambassador von Tschanner and Director Zurfluh were far-sighted and wise. You can't beat vision! I am grateful to them and to each of their staff. They are unfailingly courteous, helpful and agreeable. (...)

The writer H.G. Wells has said that “civilization is a race between education and catastrophe”. In my perception we are losing that race. (...) While GSD does not expect to change the world, we do think that it will be rewarding and useful to contribute, in a small but businesslike way, to the winning of that race. We intend to produce graduates, young men and young women, with more skills to professionally help in the strengthening of peace and the protection of human rights.

As for myself, the origins of the founding of this school go back to my own wartime peacekeeping experiences. Because it's not just that “what you see is what you get!”, it's also that what you have seen is what you become! This is at the heart of our founding of GSD: idealism can be the most realistic course of all. Education is a key way forward.

In wartime Bosnia, where I spent four years, the shelling of unarmed civilians went on for three and a half years before the international community intervened with force. Sarajevo is about one hour and twenty minutes flight from Zurich, about one hour from Vienna! You get the general idea about the weakness of the international community. It needs not to be disparaged, but strengthened. This school is one such small strengthening. If we have survived certain things we are grateful, and try to do more!

This is August 2004. In August 1904 all sorts of pleasant gatherings such as this one, in various parts of the world, heard speeches in fine, leafy gardens, about a solid period of peace and prosperity stretching endlessly on into the future. Within ten years the world was engulfed in the Great War. In the last decade of the 20th century we still had some of the horrors I mentioned – a few of which I saw for myself.

Are we now, at the start of a new century, much safer? I think not! Just recently we saw the United Nations disparaged and then, only slowly, re-appreciated. I want our students to be more engaged in the world... our school motto is “seriendo gubernare”: “I govern. I serve” or, “I govern in order to serve”! our students should ask what they can give, not just what they can take!. (...)

War is hateful. War is to be hated. Better still, it is to be understood. All conflict, and competition, between humans needs to be better understood. Such better understanding is part of our programme at GSD. (...)

Around you here are banners and emblems of past wars. This is splendidly decorative. Yet we must add to those banners a thirst for peace. Let our young people also hold aloft their peace study diplomas and new professional skills. With such flags our graduates can then storm the high hills of career and security without taking human rights hostage!

To this end, it seems entirely appropriate that our welcoming hosts are the Foundation and the Museum of the Swiss Abroad. This beautiful place honours the Swiss abroad, they have done many fine things in our but semi-governed world, these Swiss. Their contribution to peace is immortal and immense. Now in this lovely "domaine" is added a small university institute committed to the international community. We will be neither left-wing nor right-wing but guided rather by the charter of the United Nations and the Universal Declaration of Human Rights – those two pillars which, to distort Khalil Ghibran, must stand equal and parallel, neither one leaning on the other, if they are to hold up the roof of civilization. Human rights, for example, may not be sacrificed to security: Such rights are our security. Here at GSD the UN-Charter and Universal Declaration shall be cherished twin towers always on our close horizon, each needing the other. The scholarship of such norms are the weave and fabric of our small contribution. They are emblems that look not just to a rich past but to an exciting future.

We (at GSD) will be good neighbours, in this peaceful but worldly commune. All the World associates Geneva with diplomacy, with peace – the Geneva Conventions, the recent Geneva Initiative on the Middle East, are but two examples of "L'esprit de Genève". They needed both realism and idealism to come into being.

In the struggle between education and catastrophe, the race, in these Olympic times, is once again to the swift and to the brave. As history seems to accelerate, we want our students' efforts and awareness to accelerate. As ever, the enemies are fear and ignorance. And time, perhaps, is short! In that endeavour, in this place, local and foreign scholars will find inspiration on Swiss soil.

"Vive les Suisses dans le Monde!
Vive ce monde, notre seul monde, toujours fragile ! Vive la paix !
Vive l'esprit de Genève ! and from today, vive GSD ! "

Colum Murphy de Sales

Utiliser Internet pour être au courant de nos activités...

Notre site Internet est mis à jour presque toutes les semaines... et devient, de ce fait, un moyen très simple pour s'informer des dernières nouvelles de Penthes ! Vous les trouverez sous l'adresse : www.penthes.ch (cliquez Musée et puis, News ou directement <http://www.penthes.ch/f/diverses/NewsSecondaire2.htm>).

Vous pouvez notamment y suivre le reportage avec des photos du vernissage de notre exposition John Bernhard, le mariage du concepteur de notre site internet, la première rentrée de la « Geneva School of Diplomacy », notre conférence de presse « Jubilé 1506-2006 Garde pontificale suisse », la remise d'un chèque de 28'214 sfr par **Pro Patria** pour notre équipement audio-visuel, etc.

On connaît la chanson...

*La chanson, c'est le souvenir le plus ingénu,
le plus gratuit, souvent le plus tenace qui soit.*

Jean-Pierre Moulin

Jean-Pierre Moulin, « *Une Histoire de la Chanson française. Des troubadours au rap* », Editions Cabédita, Yens-sur-Morges, 2004

*On a un bien joli canton :
des veaux, des vaches, des moutons,
du chamois, du brochet, du cygne ;
des lacs, des vergers, des forêts,
même un glacier aux Diablerets ;
du tabac, du blé, de la vigne,
mais jaloux, un bon Genevois
m'a dit, d'un petit air narquois :
- Permettez qu'on vous interroge :
Où sont vos fleuves franchement ?
Il oubliait tout simplement
la Venoge !*

Jean Villard – Gilles

Jean-Pierre Moulin, l'auteur de cette exquise histoire de la chanson française, appartient lui-même à la catégorie des « Suisses dans le monde ». Journaliste (La Tribune de Lausanne, la Radio suisse romande, plus tard la TSR) et écrivain, il a choisi Paris comme champ d'action et c'est évidemment là qu'il a pu suivre et vivre sa passion de toujours, la chanson française. Il a personnellement connu grand nombre des chansonniers dont il parle et, comme le rappelle Bertil Galland dans sa préface, Jean-Pierre Moulin est aussi l'auteur-compositeur de plusieurs chansons interprétées notamment par Edith Piaf (*C'est un homme terrible*), Maurice Chevalier (*La tête du roi*), Serge Reggiani (*L'hôtel du rendez-moi ça*), Philippe Clay (*Le danseur de Charleston*) ou Pascal Auberson (*Vive la nostalgie*).

Mais si nous signalons ce bel ouvrage ici, c'est essentiellement pour parler des chapitres consacrés à la chanson romande. Jean-Pierre Moulin nous rappelle les vieux refrains du *Ranz des vaches*, du *Chant de la Bérézina*, du *Là-haut sur la montagne* ou du *Roulez tambours*, sans oublier *La fita dao quatooze* vaudoise et le *Cé qu'è lainô* genevois, mélodies que nous trouvons plutôt dans nos recueils des chants d'antan que sur les disques du moment, mais qui ne se situent pas si loin de la chanson au sens moderne du terme.

Puis, ces évocations permettent à Jean-Pierre Moulin de parler aussi de quelques grands noms de la chanson romande : Gustave Doret, Emile Jaques-Dalcroze et l'Abbé Bovet. Mais là, où il se sent vraiment dans son élément, c'est quand il nous rappelle les noms des chansonniers romands qui ont fait, comme on dit, un tabac en France: Jack Rollan, Pierre Dudan, Michel Bühler, Henri Dès, Pascal Auberson.

Enfin, il y a l'inoubliable Gilles, Jean Villard-Gilles, plus exactement, ce Vaudois qui est un peu le père de tous ces grands auteurs-compositeurs-interprètes francophones que sont Charles Trenet, Georges Brassens, Jacques Brel, Léo Ferré. Et Jean-Pierre Moulin de s'interroger :

« Jean Villard est-il un des plus grands, le plus grand poète romand du siècle dernier ? Le plus sensible à l'âme profonde de son pays natal, le Pays de Vaud, à la Suisse, à sa langue, le français, qu'il servit et dont il se servit avec une virtuosité sans pareille ? Un des plus ouverts au monde extérieur, à la tragi-comédie universelle ? Je le pense. »

Résumons : en 1918, Jean Villard, né à Montreux en 1895, joue le rôle du diable dans L'Histoire du Soldat ; il monte à Paris, devient acteur. Il y rencontre Aman Maistre et forme avec lui un couple de chansonniers duettistes : Gilles et Julien. Dès 1932, les deux artistes commencent à être mieux connus, l'avant-garde applaudit, puis le grand public. 1933 : la chanson *Dollar* frappe par ses accents anticapitalistes et son rythme saccadé. Pendant six ans, les duettistes donnent environ un concert tous les deux jours. *La Belle France*, paroles et musique de Gilles, devient une sorte d'hymne du Front populaire. Gilles et Julien se séparent en 1937. La Guerre voit Gilles en uniforme de soldat suisse ; il redécouvre sa patrie. De 1941 à 1945, Gilles chante avec Edith Burger au Coup de Soleil à Lausanne ; les sujets deviennent vaudois, suisses et poétiques. En 1946, ses *Trois Cloches* sont enregistrées par Edith Piaf avec les Compagnons de la Chanson : Gilles conquiert sa place dans l'Olympe de la chanson. Avec Albert Urfer, Gilles revient à Paris. Jacques Brel fait ses premières armes au cabaret *Chez Gilles*. Les Quatre Barbus y chantent, tout comme Juliette Gréco et Béatrice Moulin.

Il fallait bien raconter cette histoire ; la petite annonce est devenue un article ; mais j'espère évidemment que ce résumé encouragera beaucoup de lecteurs à lire en entier ce que Jean-Pierre Moulin nous dit sur la chanson.

Bénédict de Tscherner

Félicitations...

Notre conseiller associé, Monsieur Anton Mosimann, a été décoré par Sa Majesté la Reine Elizabeth II de l'Ordre de l'Empire Britannique ; Anton Mosimann est un des chefs de cuisine les plus connus en Grande-Bretagne et dirige le Belfry Club de Londres depuis une quinzaine d'années.

Suisse et concret...

L'Espace de l'Art concret à Mouans-Sartoux

Les Suisses seront probablement nombreux dorénavant à faire le pèlerinage de Mouans-Sartoux*, car c'est là que s'est ouvert, en été 2004, l'extension de l'Espace de l'Art Concret, galerie logée, jusqu'ici, au Château de Mouans (XVI^e siècle), devenu trop exigu, dans ce petit bourg de la Côte d'Azur, à mi-chemin entre Antibes et Grasse. En quoi cela concerne-t-il les Suisses ?

Tout d'abord, c'est un couple de Suisses, le peintre et sculpteur Gottfried Honegger, et son épouse, Sybil Albers-Barrier, qui animent les lieux. Honegger s'est exilé dans le Midi non seulement pour y trouver le soleil et un lieu de travail idoine, mais aussi parce que cet artiste, un peu rebelle, ne se sentait pas assez apprécié par l'establishment de l'art helvétique de l'époque. Son œuvre – remarquable – fait partie de ce que l'on appelle l'art concret, cette tendance très géométrique de l'art moderne à laquelle la Suisse a participé à travers quelques grands noms : Max Bill, Camille Graeser, Richard Paul Lohse, Johannes Itten, ou encore Niele Toloni ou John Armleder. Hors de notre pays, on peut évoquer les noms de Piet Mondrian, Josef Albers, Daniel Buren, Lucio Fontana, Donald Judd, Aurélie Nemours, entre autres, comme faisant partie de la même famille. L'adjectif « concret » se veut en opposition à celui d'« abstrait » car, quand une ligne est une ligne et un carré est un carré, il n'y a pas d'abstraction, mais une représentation picturale directe, concrète : formes dépouillées, couleurs vives, suprême raffinement des proportions et des rythmes. Le côté sobre, parfois même minimaliste, et techniquement parfait a effectivement quelque chose de suisse ; un style chthonique, baroque, parfois sauvage, n'est pas pour autant absent de nos traditions artistiques (Tinguely, Luginbühl, Hirschhorn).

Quand le couple Honegger-Albers décida de faire don de sa collection d'art concret à l'Etat français, Jack Lang, alors ministre de la Culture, répliqua en ouvrant la voie à la construction de cette extension et c'est tout naturellement vers des architectes suisses, Annette Gigon et Mike Guyer, que les responsables se sont tournés pour réaliser l'écrin adéquat. En Suisse, le même couple a réalisé le Musée Kirchner à Davos ou l'extension du Musée d'art de Winterthur. Dans cette architecture très contrôlée, le visiteur n'appréciera pas seulement l'esprit de l'art concret, mais aussi la surprenante couleur vert clair de ces cubes en béton, couleur qui contraste avec les pins foncés du parc ou les vieilles pierres du château.

* Espace de l'Art Concret, F-06370 Mouans-Sartoux (Alpes Maritimes),
tél. +33 493 75 71 50,

Site internet : http://www.mouans-sartoux.com/chateau/art_concret.htm

Les expositions... par exemple celle de 1991...

Une carte postale de l'enfer... la suite

Le Musée des Suisses dans le Monde sert parfois de lien privilégié pour des personnes qui ont des nostalgies diverses... Vous vous rappelez, dans notre dernière « Lettre de Penthes » nous avons publié une lettre d'un habitant de Bagdad qui a visité maintes fois Genève, mais qui, depuis 1981, n'a plus pu sortir de son pays. En remerciement de la documentation que le Musée lui a envoyé (avec un détour involontaire par Bangkok...), nous avons reçu sa réponse. En voici quelques extraits :

Baghdad, August 17, 2004 ... Thank you very much for your card dated 7.7.2004 and many thanks for the Letter de Penthes n° 003, printemps 2004. Your letter was mis-send to Bangkok, Thailand, and then, back to Baghdad... I was surprised when I saw on page 12 the title "A postcard from the hell", which is the fact! Even though Baghdad was once called Dar As-Salam, the City of peace... but after three wars since 1980... now, we are waiting for the Civil War. Before March 20, 2003, we asked ourselves about the certain war breakout ... were Baghdad to become the Hiroshima of the Arab world or the Stalingrad of the Arabs? And now we ask ourselves is Iraq become like the former Yugoslavia or become like Lebanon during the civil war? For your information, I am a former Airport controller at the Baghdad international airport, section VIP, great Hall... since the Gulf war 2 (1991) I am selling the elementary raw materials for shoe manufacturers and I am unmarried at age 50... I am sorry to tell you, but all this is hell...

Bien sûr, nous avons mis Mr. Jamal N. Hussein sur notre liste des « membres à titre gracieux » ... surtout, nous espérons que l'avenir sera plus conforme au surnom de Bagdad... Dar As-Salam...

adresse :

Monsieur Jamal N. HUSSEIN

P.O. Box 7578 Haifa

BAGHDAD – Iraq

Lettre à Fernand Auberjonois (1910-2004)

Article publié dans *Le Temps* du 31 août 2004.

Comme il est difficile, cher Fernand, de concevoir qu'il faille désormais s'adresser à vous dans l'autre monde, à vous qui, pendant si longtemps, avez arpenté celui-ci, balisé, rapporté et analysé les événements qui s'y déroulent.

Vous avez peut-être été avant toute chose un *témoin* de votre temps, un témoin exceptionnel, perspicace, caustique parfois, amusé et amusant. On n'en connaît guère, en Suisse, qui comme vous soit parvenu à réunir, dans ses écrits, à la fois les péripéties d'un étonnant cheminement personnel et la vision globale, approfondie, des événements que vous avez vécus, de la grande dépression des années trente en Amérique à la fin de la guerre froide, en passant par la libération de la France et les tribulations de la formation de l'Europe unie.

Votre probité intellectuelle et votre professionnalisme de journaliste inspiraient le plus grand respect, comme en témoigne la fidélité des grands journaux américains pour lesquels vous avez couvert l'Europe et le monde pendant quarante ans à partir de Londres. Et comment ne pas admirer aussi la belle énergie qui vous a permis d'écrire et de peindre jusque dans la dernière phase de votre vie, la mémoire vive qui vous faisait évoquer, il y a quelques jours à peine, la nécessité de corriger certains récits de la libération de Paris.

Rien de ce qui venait de vous, aucun mot, si court soit-il, aucune parole n'était banale. Tout témoignait d'une sensibilité d'artiste bien propre à vous, aussi bien dans vos rencontres avec de grands personnages que dans les contacts de la vie quotidienne.

Avec la Suisse, vos relations étaient complexes. Vous l'avez quittée jeune pour l'Amérique et n'avez jamais envisagé de revenir y vivre. Vous étiez resté « Entre deux mondes » et aviez trop pris goût à « L'air d'ailleurs » (ces titres de vos souvenirs ne sont pas dus au hasard). Certaines façons de faire dans ce pays vous irritaient. Mais vous étiez resté profondément attaché à nos artistes, peintres et écrivains surtout, et lorsque nous avons monté un grand festival en Grande-Bretagne pour le 700^e anniversaire de la Confédération en 1991, c'est avec un enthousiasme infatigable que vous vous êtes engagé pour nous aider, apportant une contribution inestimable à sa réalisation.

L'avenir dira que l'importance de votre œuvre d'écrivain est considérable. Il reste à en découvrir chez nous la vraie mesure et, en attendant, à en savourer toute l'originalité, la richesse, la variété et le ton si particulier, léger et grave à la fois.

Merci, cher Fernand, d'avoir été un ami merveilleux, toujours présent, généreux, fidèle. Pour beaucoup, le monde sans vous ne sera plus le même.

Franz E. Muheim
anc. Ambassadeur de Suisse à Londres (1989-1994)

Tous les livres – et bien d'autres – se trouvent à la boutique du Musée. Ils peuvent aussi être commandés par téléphone 022 734 90 21 – demander Jean-Marie Gerber, télécopie 022 734 47 40 ou internet : boutique@penthes.ch

Nous avons lu : ***Genève, ville de paix***

Guy Mettan, « *Genève Ville de Paix. De la Conférence de 1954 sur l'Indochine à la coopération internationale* », Editions Slatkine, Genève, 2004

Les livres qui traitent de la politique étrangère de la Suisse ne sont pas légion. Il faut donc savoir gré à Guy Mettan, ancien rédacteur en chef de la « Tribune de Genève » et directeur du Club suisse de la presse, de nous rappeler quel fut, il y a maintenant cinquante ans, le rôle de la Suisse et de Genève lors de l'accueil de la Conférence de 1954 sur l'Indochine et, un an plus tard, du Sommet des Quatre Grands de 1955. Que la Ville de Genève se soit associée à ce travail de mémoire témoigne de son attachement au rôle international de la Cité lémanique.

Rappelons-nous : l'immédiat après-guerre, avec son alliance des vainqueurs qui dirigeait le monde, avait fait place à la Guerre froide. En Europe, après le blocus de Berlin, les tensions Est-Ouest restaient vives ; mais ce fut en Asie que les risques d'un embrasement général étaient les plus grands. Les péripéties de la décolonisation et des tensions Nord-Sud s'y sont mêlées avec une percée du communisme sur plusieurs fronts : en Chine, d'abord, puis en Corée et, enfin, en Indochine, où l'administration coloniale française s'était réinstallée après la défaite du Japon impérial.

C'est le 21 juillet 1954 que les Accords de Genève mirent fin à la guerre et qu'un nouveau pays appelé Vietnam accéda à l'indépendance. Les protagonistes de cette négociation étaient le Français Pierre Mendès-France et le Vietnamien Pham Van Dong ; l'Américain John Forster Dulles, le Russe Viatcheslav Molotov, le Britannique Anthony Eden et le Chinois Chou En Lai étaient présents pour en parrainer les résultats. On peut, en rétrospective, relativiser l'importance de cet événement, car il n'empêcha pas la longue et traumatisante Guerre du Vietnam, dans laquelle les Etats-Unis se sont embourbés par la suite. Le Sommet genevois suivant, celui de 1955, qui réunit le Président américain Eisenhower, le Premier Secrétaire soviétique Bulganin et les Premiers Ministres britannique et français Eden et Faure et qui eut pour thème principal le problème allemand, s'est soldé par un échec. Mais tel n'est pas l'objet de la démonstration de ce livre, qui met surtout en exergue le rôle joué par la Suisse.

Les bons offices rendus à la communauté internationale, qui font partie de la conception suisse de la neutralité permanente et armée, peuvent prendre des formes diverses : offre de facilités de réunion, facilitation, médiation, etc. Aujourd'hui, c'est le cadre des Nations Unies, que la Suisse a finalement rejointes en 2002, qui détermine le rôle que peuvent jouer des petits pays tels que le nôtre. Mais à l'époque, en pleine Guerre froide et peu d'années seulement après l'installation, à Genève, au siège de la malheureuse Société des Nations, du Bureau européen des Nations Unies – auxquelles la Suisse n'osait pas adhérer – il était particulièrement important pour ce petit pays neutre de trouver ainsi un rôle adéquat. Le livre nous dépeint en particulier l'action de notre ministre des affaires étrangères de l'époque, le Neuchâtelois Max Petitpierre, qui s'avéra un hôte parfait pour ses invités de marque.

Oui, la Suisse était pays hôte – de méchantes langues parlaient même de pays concierge – et n'était pas en mesure de jouer un rôle véritablement politique dans cette négociation. Mais il serait faux de sous-estimer l'importance de ces aspects pratiques. Pour le plus grand plaisir, sans doute, de ceux qui se souviennent encore de cet épisode, Guy Mettan nous fournit, outre le récit des grands événements politiques, un bon nombre d'anecdotes sur le va-et-vient des délégations, leur logement, les réceptions, la sécurité, le travail des journalistes etc., etc. et il nous fournit aussi une belle série de photographies, ainsi que des témoignages fort intéressants.

Pour Genève, ces deux conférences, ont été un facteur accélérateur dans sa déjà longue « carrière » en tant que lieu de négociation, de rencontres, d'implantation de nouvelles instances internationales, bref de « ville de paix ». Espérons que ce regard en arrière contribue à renforcer encore ce destin, puisse susciter de nouvelles initiatives, plus courageuses, plus significatives encore – le plan de paix modèle pour le conflit israélo-paléstinien négocié entre des privés à Genève et facilité par la Confédération en est un exemple.

A propos de la Pologne...

Nous avons un projet dans nos cartons qui attend son financement : il s'agit du livre du professeur Kazimierz Domagalski, « *Les Suisses en Pologne au XVIII^e siècle* » Nous avons 2'000 sfr en caisse ; mais il nous en faudrait environ 10'000 ! Cette édition serait d'autant plus intéressante que nous la voudrions bi-lingue, français et polonais. Or, on s'en doute, il est très difficile de trouver des fonds en Pologne. Peut-être cela tentera-t-il un lecteur de par le monde d'aider à ce que ce texte puisse être imprimé – ou, tout simplement : y a-t-il quelqu'un qui puisse nous donner un filon ?

Contact : zurfluh@penthés.ch. Un grand merci pour toutes les bonnes volontés !

Chez les Amis suisses de Versailles événements

4 décembre 2004 - à la suite du déjeuner traditionnel de l'Escalade, Madame Florence Collomb vous invite à une projection. Redécouvrir l'imagerie et la magie de l'Escalade, si cher au cœur des Genevois, à travers les aquarelles d'Elzingre.

versailles@penthés.ch

Chez nos amis du Musée Militaire genevois

Mesdames, Messieurs, chers voisins du Musée militaire genevois,

Dans cette opportunité qui m'est offerte pour vous donner des nouvelles du Musée militaire genevois, j'ai le plaisir de vous annoncer que l'exposition mise sur pied à l'occasion du 20^e anniversaire de l'ouverture de notre musée a été inaugurée le 30 septembre dernier en présence de Madame Martine Brunschwig Graf, vice-présidente du Conseil d'Etat de la République et Canton de Genève, du Commandant de Corps Christophe Keckeis, chef de l'Armée, de Madame Valérie Archetto, maire de la Commune de Pregny Chambésy, de nombreux invités et amis, dont M. Bénédicte de Tschanner, président de la Fondation pour l'Histoire des Suisses dans le Monde et M. Anselm Zurfluh, directeur de l'Institut des Suisses dans le Monde.

Le titre principal de notre exposition est "**La Suisse et la guerre froide**", mais le sous-titre donne un éclairage plus particulier puisque c'est "**En attendant l'armée rouge...**" que nous avons tenté de rappeler quelques événements majeurs de cette période qui court de la fin de la deuxième guerre mondiale à la chute du mur de Berlin. Notre pays a vécu certains de ces faits de manière très proche et nous avons essayé de montrer la part que la Suisse en général et Genève en particulier ont prise durant ces 40 années. Nous montrons ainsi l'évolution de l'engagement de notre armée, de son équipement, de son armement avec certains documents, armes, uniformes et pièces qui sont peu connus du public. La visite (attendue) de Churchill en Suisse, Genève, ville des conférences internationales (Reagan-Gorbatchev, par exemple), l'accueil des réfugiés, la mission suisse en Corée, pour ne citer que quelques tableaux que nous présentons dans nos vitrines, vous remettront en mémoire ce que nous avons presque oublié. Aux dires des visiteurs - mais vous le verrez par vous-mêmes - cette exposition est riche et permet de se souvenir d'un passé proche et pourtant déjà estompé !

Chers voisins, je vous invite à franchir la porte de notre petit musée et à vous replonger dans cette période qui a marqué la fin du XX^e siècle. Notre invitation s'adresse aussi - et Madame Brunschwig Graf l'a souligné - aux élèves et étudiants de nos écoles et collèges, accompagnés de leurs maîtres et professeurs. Ces derniers pourront ainsi illustrer leurs leçons avec des documents particulièrement intéressants.

Un mot encore : l'entrée est gratuite ! L'horaire est le même que celui de l'Institut des Suisses dans le Monde.

La deuxième partie de mon message nous fait faire un plus grand saut dans l'histoire. Transportons-nous deux siècles en arrière et retrouvons-nous le 5 floréal an VIII, soit le 25 avril 1800. C'est en effet à cette date que s'ouvrit la campagne d'Allemagne pour l'armée française, campagne dans laquelle le général Moreau mit le sceau à sa réputation de tacticien. A ses côtés, sinon pas trop éloigné de lui, un autre acteur sur lequel j'aimerais attirer votre attention aujourd'hui: **Pierre-François Percy**, chirurgien en chef de l'armée d'Allemagne. Percy est né à Montagney-lez-Pesmes (Haute-Saône) le 28 octobre 1754. Reçu docteur à Besançon en 1775, il entra au service militaire l'année suivante, obtint en 1789 un brevet de chirurgien en chef et servit dans l'Armée du Rhin.

Le nom de Percy vous est naturellement connu, puisqu'il figure sur l'Arc de Triomphe de l'Etoile pour avoir prodigué, de 1792 à 1815, aux victimes de la guerre, les secours de son dévouement et de son art. Mais connaissez-vous cet épisode de sa vie ? Comme vous pourrez le découvrir, le cas échéant, c'est la raison qui m'a fait choisir cet aspect puisqu'elle relie les champs de bataille et les Musées des Suisses dans le monde et le Musée militaire genevois !

Au début de cette campagne, Percy eut une inspiration qui suffirait à elle seule à rendre son nom immortel. La lecture d'un journal allemand lui suggéra de diminuer les horreurs de la guerre en déclarant les hôpitaux inviolables. Dans ce but, il proposa au général en chef Moreau de conclure avec le général de Kray, commandant des forces autrichiennes, une convention analogue à celle qui était intervenue entre Maurice de Noailles et lord Stair dans la campagne de 1743, afin qu'en aucun cas les chirurgiens, les infirmiers et les blessés de l'une et de l'autre armée ne pussent être retenus prisonniers. Certes, cette revendication n'était pas nouvelle de la part d'un membre d'un Service de santé.

Elle avait même pu déjà aboutir un siècle plus tôt, le temps d'une campagne, pendant la guerre de Succession d'Autriche. Grâce à l'action du médecin, philosophe et théologien John Pringle qui accompagnait le comte de Stair, commandant anglais, et aux relations d'estime qui liaient ce dernier au commandant français, le comte de Noailles, il avait été convenu entre les deux adversaires, en 1743, " que les hôpitaux des deux côtés seraient considérés comme des sanctuaires pour les malades et mutuellement protégés" (*that the hospitals on both sides should be considered as sanctuaries for the sick and mutually protected*). La convention, qui ne concernait que les hôpitaux, et relevait davantage d'un *gentlemen's agreement* que d'un traité officiel, n'avait pas survécu au changement des commandants en chef.

Le Siècle des Lumières ne pouvait qu'être propice à de telles idées généreuses, même occasionnelles. Un médecin militaire français de haut rang, Jean Colombier, écrivait en 1772 dans le premier volume de son *Code de médecine militaire*, comme découlant d'une disposition naturelle: *On doit respecter l'asyle des blessés et des malades. Il est d'usage qu'on ne les maltraite pas.*

Revenons à P.-F. Percy: le général Moreau souscrivit avec empressement à cette proposition et son chef d'état-major reçut l'ordre de proposer au général ennemi les articles suivants:

"Le général de Kray, commandant l'armée autrichienne, et le général Moreau, commandant l'armée française, désirant diminuer autant que possible les malheurs de la guerre et adoucir le sort des militaires blessés dans les combats, sont convenus des articles suivants:

Article premier. Les hôpitaux militaires seront considérés comme autant d'asiles inviolables, où la valeur malheureuse sera respectée, secourue et toujours libre, quelle que soit l'armée à laquelle ces hôpitaux appartiennent et sur quelque terrain qu'ils soient établis.

Art. 2. La présence de ces hôpitaux sera indiquée par des écriteaux placés sur les chemins aboutissants, afin que les troupes n'en approchent point et qu'en passant elles observent le silence et fassent cesser le bruit des tambours et instruments.

Art. 3. Chaque armée sera chargée de l'entretien de ses hôpitaux, après avoir perdu le pays où ils existent, comme si ce pays était encore en son pouvoir. Les effets continueront à lui appartenir; les dépenses seront à son compte; rien ne sera changé au régime de ces établissements entre les chefs du service et le commandant du poste étranger.

Art. 4. Les armées favoriseront réciproquement le service des hôpitaux militaires situés dans les pays qu'elles viendront à occuper. Elles feront fournir par les habitants, ou fourniront elles-mêmes tous les objets nécessaires aux blessés et hospitaliers, sauf à s'en faire rembourser le montant, ou même à retenir des otages ou des effets, jusqu'à ce que le paiement des avances soit effectué.

Art. 5. Les militaires guéris de leurs blessures seront renvoyés à leur armée respective, avec une escorte qui leur fera fournir en chemin des vivres et des voitures et les accompagnera jusqu'aux avant-postes de l'armée où ils se rendront. Il sera de même accordé une escorte pour protéger, lors de l'évacuation complète de l'hôpital, les convois de voitures sur lesquelles on aura chargé les effets, si ceux-ci n'ont point été retenus pour garantir l'acquittement des dépenses faites pour ledit hôpital.

La présente convention, seulement applicable aux militaires blessés, sera publiée à l'ordre des deux armées et lue dans chaque corps deux fois par mois. L'exécution de ses articles est recommandée à la loyauté et à l'humanité de tous les braves, et chaque armée promet de faire punir exemplairement quiconque y contreviendra."

Dans son *Journal des campagnes*, Percy rapporte l'événement : "Ici, je communiquai aux généraux Dessolle et Moreau l'inviolabilité des hôpitaux et leur donnai l'article que j'avais traduit de la gazette allemande *Allgemeine Zeitung*. Ils furent

frappés de la lecture de cet écrit et n'hésitèrent point à en adopter les principes, se promettant bien de prendre l'initiative dans une cause aussi honorable. Je fis sentir au général Moreau combien il était digne de lui et de la nation française de proposer au général de Kray une convention aussi touchante, si propre à fixer les regards de la philosophie et à prouver les principes philanthropiques professés maintenant par les Français. Je n'oubliai pas de lui parler de sa propre gloire, à laquelle ce beau trait ajouterait un nouvel éclat; j'allai jusqu'à lui dire que le gain d'une bataille lui ferait peut-être moins d'honneur et lui citai Stair et Noailles, qui s'étaient immortalisés par cette convention dans la campagne de 1743.

Le général Dessolle saisit avec empressement cette occasion et le général Moreau l'invita à faire une lettre à M. de Kray. Elle était conçue en ces mots : "Il est temps, Monsieur le général, de diminuer autant qu'il est en notre pouvoir les horreurs et calamités de la guerre, et les blessés, ces honorables victimes de la guerre, méritent surtout tout notre intérêt, toute notre sollicitude. J'ai donc l'honneur de vous proposer de regarder comme inviolables les hôpitaux et de ne retenir jamais prisonniers de guerre les blessés qui y seront trouvés."

"La lettre fut signée et il fut arrêté qu'au premier jour on l'enverrait à M. de Kray."

Percy poursuit, un peu plus loin dans son journal, le 14, soit quatre jours après avoir écrit la déclaration ci-dessus : "J'ai proposé ce matin au général Moreau de former avec le général de l'armée autrichienne la même convention qui eut lieu pendant la campagne de 1743 entre le général Stair, Anglais, et Maurice de Noailles, Français, pour que les hôpitaux fussent inviolables, ainsi que les blessés, malades et hospitaliers.

Il m'a promis de s'occuper sans délai de cet important objet, si propre à ajouter à sa réputation de grand général celle d'un héros humain et philanthrope. J'attends avec impatience le résultat de cette démarche."

Dans ces cinq articles, on le voit, figuraient le germe de la plupart des bienfaits qu'a réalisés de nos jours la convention internationale de Genève. A cet égard, cependant, la grande âme de Percy devançait son époque; sa sollicitude pour les victimes de la guerre ne fut malheureusement pas comprise du général autrichien; il parut impossible de neutraliser les hôpitaux sans nuire aux opérations militaires; aucun accord ne fut conclu, et, sincèrement attristé de cet échec, le chirurgien en chef de l'armée du Rhin n'eut d'autre ressource que de prodiguer indifféremment les secours de son art aux blessés de l'une et de l'autre armée.

Par leurs réactions, les médecins militaires humanistes tels que John Pringle et Pierre-François Percy, puis Baudens (dans son rapport de 1858 portant un regard sur les souffrances endurées par les blessés dans la guerre de Crimée) préparent l'avènement du concept de la Croix-Rouge et aussi celui des Conventions de Genève.

Certes, dans l'Antiquité déjà, des chefs militaires tels que Cyrus le Grand ou Pyrrhus, préconisent de faire donner des soins aux blessés des deux camps, puis, plus tard, par exemple lors des Croisades, à Rhodes puis à Malte, les chevaliers de Saint Jean de Jérusalem soignent également les blessés et les malades des partis opposés. Grotius, le père du droit international moderne, est le premier à admettre que des règles humanitaires sont applicables par les deux parties au conflit (1625).

Le XIX^e siècle verra enfin la création de la Croix Rouge. Le Général G.-H. Dufour (cf Musée Militaire Genevois et la vitrine au deuxième étage du Musée des Suisses) est l'un des membres fondateurs - faut-il le rappeler - avec H. Dunant, G. Moynier, L. Appia et Th. Maunoir, de ce mouvement qui "appartient à l'humanité entière".

Mais ce mouvement est aussi né d'initiatives telles que celles de Colombier, de Percy, de Graffenauer (médecin de la Grande Armée, 1807, qui appelle de ses vœux un temps "*où l'asyle des malheureuses victimes de la guerre serait considéré comme un lieu sacré et respecté de toutes les nations*"), de Pringle ou autres Baudens.

Les Conventions de Genève, qui ont pour but de protéger les personnes mises hors de combat ou les personnes qui ne participent pas directement aux hostilités, datent de 1864. Elles furent révisées et complétées par de nouveaux textes (1906, 1929 et 1949) qui tenaient compte des expériences réalisées lors des guerres précédentes. Nous pourrions mettre en regard les articles de Percy et ceux de la Convention de Genève pour l'amélioration du sort des blessés et des malades dans les forces armées en campagne (CBM). Ainsi les art. 19 (Des formations et des établissements sanitaires), 24, 25 (Du personnel), 33 (Des bâtiments et du matériel) vont dans le même sens général que celui que préconisait notre chirurgien chef (art 2 ci-dessus). L'article 38 aurait posé un problème à Percy puisqu'il s'agit "du signe distinctif croix-rouge, croissant rouge ou lion et soleil rouges". En 1800, l'uniforme du service de santé n'était pas très différent que celui des troupes d'infanterie !

Un musée a un devoir de mémoire. Le Musée Militaire Genevois ne peut pas être comparé - dans ce domaine - à celui de la Croix Rouge, mais il trouve également sa mission dans le rappel d'événements et de personnalités aussi exceptionnels que l'évocation d'un militaire genevois de premier plan, tel que le Général Dufour (Lire aussi l'article de D. Pedrazzini: Conceptions et réalisations humanitaires du Général Dufour lors de la guerre du Sonderbund).

Quant à Pierre-F. Percy, il poursuivit dès lors une carrière brillante: inspecteur général le 9 brumaire an XII, membre de l'Institut en 1807, commandant de la Légion d'honneur après Eylau, baron d'Empire après Wagram. Une ophtalmologie grave l'éloigna de l'armée en 1812 et 1813, et il ne reprit du service qu'en 1815. En 1814, après avoir soigné 12'000 malades et blessés alliés qui étaient abandonnés, sans ressources, il reçut les distinctions honorifiques les plus élevées de Bavière, Prusse et Russie. Le baron Percy fit le premier la résection (opération qui consiste à enlever un fragment ou la totalité d'un organe ou d'un tissu) de la tête de l'humérus, inventa le tire-balle et le carquois chirurgical. Comme chirurgien, il fit également entrer la pratique des ambulances militaires. Il est l'auteur de Mémoires d'un très grand intérêt, dont la lecture m'a inspiré ce thème !

D. Zanetta
président de l'Association
de Musée Militaire Genevois

Bibliographie:

- Baron Percy, chirurgien en chef de la Grande Armée Journal des campagnes; Tallandier, réédition de l'édition originale de 1904, septembre 2002
- Préludes et Pionniers, Les précurseurs de la Croix-Rouge 1840-1860; Genève, Société Henry Dunant 1991
- Le service de santé de la Révolution au 1er Empire 1792-1815; Tradition hors série n° 28, 2004.

Carte soviétique de la Suisse... à voir dans l'exposition

Chez les Amis de l'Institut des Suisses dans le Monde - Le mot du Président

Chères Amies, chers Amis de Penthes,

On me dit que nous serons bientôt trois cents membres, ce qui est un joli nombre pour une si jeune association... non ? Merci donc à tous de nous avoir rejoints.

Pour notre séance d'automne, je vous invite à Penthes, le samedi 20 novembre 2004 ; en première partie, à 18 heures, nous aurons notre Assemblée générale statutaire suivie de la lecture de la pièce de théâtre de Daniel Bernard : « *Oui, tout ce bruit* » à 19 heures 30. Il s'agira de la cinquième scène qui met dans un face à face virtuel et brillant Albert Camus et « notre aventurière », Isabelle Eberhardt, morte tragiquement en Algérie, voilà cent ans, et dont la vie a inspiré Edmonde Charles-Roux, Présidente de l'Académie Goncourt, dans le roman qu'elle lui a consacré : « *Désir d'Orient* ». Deux comédiens dans les rôles de Camus et Eberhardt feront une lecture de la dernière scène de la pièce de Daniel Bernard.

Amenez donc vos Amies et Amis qui s'intéressent au personnage hors du commun que fut Isabelle Eberhardt, russe d'origine et qui a vécu un certain nombre d'années dans notre bonne ville de Genève.

Pour 2005, deux événements sont en préparation, l'un, sans doute, pour la célèbre et maintenant traditionnelle « Journée de Penthes » : la Conservatrice en chef des sculptures d'un grand musée parisien nous parlera des collections de son musée et des artistes suisses qui y sont exposés. Par ailleurs, nous espérons accueillir le comédien Jean Winiger (Fribourg / Paris) dans une version spéciale de sa pièce « *Une nuit radieuse* » où il incarne le rôle du grand architecte suisse Le Corbusier.

Nous continuerons nos efforts pour soutenir la Fondation, l'Institut et le Musée des Suisses dans le Monde et nous nous réjouissons de vous accueillir nombreux et enthousiastes à nos rencontres.

A très bientôt donc, avec les amicaux messages de

Paul André Ramseyer
Président

En mémoire de Klaus Jacobi (1929 – 2004)

Klaus Jacobi nous a quittés le 13 juillet 2004, à la suite d'une attaque cardiaque, à l'âge de presque soixante-quinze ans. Ce décès totalement inattendu est aussi une grande perte pour notre Fondation ; en effet, l'ancien Secrétaire d'Etat était membre de notre Conseil de Fondation depuis 1996.

Pour moi, c'est un ami de longue date qui nous a été arraché. Je me souviens de l'avoir rencontré pour la première fois en 1963 quand, jeune attaché stagiaire au Département politique fédéral – tel était le nom de l'actuel Département des affaires étrangères – j'ai fait connaissance de collègues un peu plus âgés qui étaient déjà bien engagés dans leur carrière. Klaus Jacobi faisait alors partie de la Division du commerce – aujourd'hui Secrétariat d'Etat à l'économie – à laquelle j'ai moi-même été assigné en 1965. Avec quelques autres collègues, nous y formions alors une petite équipe dirigée par l'Ambassadeur – plus tard, Secrétaire d'Etat – Albert Weitnauer, équipe chargée de mener, pour la Suisse, les négociations du cycle dit « Kennedy-Round » du GATT – aujourd'hui l'OMC. A l'époque déjà, Klaus Jacobi était le spécialiste pour tout ce qui concernait nos relations économiques avec les Etats-Unis, où il sera d'ailleurs Ambassadeur de Suisse avant d'être appelé, en 1989, à diriger la Direction politique du DFAE en tant que Secrétaire d'Etat.

Mais ce n'est pas de sa brillante carrière professionnelle (ou militaire, où il a atteint le grade de colonel d'Etat-major général) que nous aimerions parler ici, mais de l'homme Klaus Jacobi. Car rares étaient et sont les diplomates suisses dont émanent cette immense énergie, cette attitude positive, de bon sens, et qui, surtout, pratiquent ce franc parler que les Américains et nous tous apprécions tellement en lui – ainsi que ses connaissances encyclopédiques dans le domaine de la musique de jazz. C'était un grand travailleur qui, après sa retraite, est resté au service de son pays, notamment pour les difficiles questions liées aux comptes en banque en Suisse des victimes de l'Holocauste (Commission Paul Volcker). Puis il a pris en main le dossier de la promotion de l'image de la Suisse dans le monde ; son travail devait alors conduire à la création de « Présence Suisse », institution plus professionnelle que l'ancienne Commission de coordination et dotée des moyens nécessaires, créée quand les Suisses se sont rendu compte de l'inquiétante dégradation de la réputation de notre pays (et des connaissances sur la Suisse) dans certaines régions du monde

Klaus Jacobi avait accepté de siéger dans notre Conseil, tout en sachant que ses nombreuses obligations ne lui laisseraient que peu de temps pour assister aux séances ou pour contribuer autrement à nos travaux. Mais tel était l'homme : il s'engageait spontanément quand il était convaincu que la chose en valait la peine et il faisait de son mieux pour être disponible et utile si et quand on avait besoin de lui. Nous garderons un souvenir lumineux de notre ami Klaus.

Bénédict de Tscharnet

Emigrer, le destin des musiciens suisses ?

Jacques Lasserre, Vevey

Pour avoir fait l'essentiel de mes études et mon diplôme de chef d'orchestre à Essen, en République fédérale d'Allemagne, avant de passer onze ans hors du pays dans le système lyrique allemand, puis pour avoir assumé plus de trois ans le secrétariat général de l'Association suisse des musiciens, qui regroupe les interprètes et compositeurs professionnels de musique savante d'origine ou de domicile suisse, j'ai été particulièrement sensibilisé à la nécessité, pour les musiciens suisses, de se frotter très tôt à la concurrence étrangère, et j'ai fait la connaissance de beaucoup plus de musiciens professionnels suisses exilés que je ne l'aurais imaginé au départ.

Une vocation parallèle de traducteur de pochettes de disques m'a fait découvrir que cette tradition d'émigration remonte déjà au XIX^e siècle, sinon plus haut (car nous avons nous aussi, dès la Renaissance, nos musiciens mercenaires, louant leurs talents aux princes et aux ecclésiastiques, comme **Ludwig Senfl**, compositeur de messes et de motets, ou Heinrich Weissenburg, mieux connu sous le nom de **Henrico Albicastro**, concurrent de Corelli), et que, sur le seul plan de la composition, elle a suscité des œuvres variées et d'un grand intérêt, qu'on commence à rééditer et à rejouer. C'est donc de quelques aspects de ce monde relativement mal connu que j'aimerais vous entretenir aujourd'hui, en m'arrêtant surtout sur les artistes créateurs, c'est-à-dire les compositeurs.

Si l'on vous demandait quels compositeurs suisses ont fait carrière à l'étranger, le premier nom qui vous viendra à l'esprit est sans doute celui d'**Arthur Honegger**, le célèbre auteur du *Roi David*, de *Pacific 231*, de quatre symphonies et de bien d'autres œuvres, y compris pour le cinéma muet. Né au Havre en 1892 de parents suisses, éduqué à Zurich, mais formé à Paris, où il passera tout le reste de sa vie et mourra en 1955, il nous a d'ailleurs été «confisqué» par les Français, qui l'ont incorporé sans autre forme de procès dans leur célèbre *Groupe des Six*. Au départ, il y a pourtant bien eu acte de volonté, de la part de Honegger, de retourner en France pour s'y former, ce qui permet de voir en lui un Suisse émigré ; mais il serait injuste de ne pas partager sa notoriété avec le pays qui l'a nourri et reconnu, et d'ailleurs l'ambition naturelle de tout artiste n'est-elle pas de transcender les frontières et de faire oublier sa nationalité ? Cela dit, personne n'aurait l'idée de nier que Picasso était Espagnol ou Stravinski Russe, parce que leur origine a aussi sa part d'influence sur leur production, même une fois établis à l'étranger.

En fouillant dans nos mémoires, le nom suivant qui ressurgira probablement, car il est «bien de chez nous», est **Frank Martin**. Là, le choix de vivre et de travailler à l'étranger est plus tardif, donc, en principe, plus délibéré. Né à Genève en 1890, et donc quasi contemporain de Honegger, Martin s'est installé à Naarden, aux Pays-Bas, en 1946 et y décède en 1974. La nationalité de sa seconde femme n'est certainement pas étrangère à cette décision, de même que le poste de professeur de composition qu'il occupera au Conservatoire supérieur de musique de Cologne à partir de 1950. Mais pour quitter la Suisse directement après la guerre et s'établir dans un pays qui venait de la subir et en portait les cicatrices, il fallait une raison plus profonde ou plus impérieuse. Celle présentée par les biographes est le désir de retrouver la tranquillité

pour composer – prétexte étonnant, quand on pense au nombre de compositeurs étrangers qui ont choisi la Suisse précisément pour cette raison ! Il est vrai que Martin venait de présider quatre ans aux destinées de l'Association des musiciens suisses, dans une période particulièrement agitée, teintée de xénophobie par peur de la concurrence des artistes immigrés. Je pense que son émigration lui aura permis de prendre ses distances, mais il aurait pu vouloir se rapprocher d'un grand centre comme Vienne, où était son éditeur, ou Paris, puisque sa musique était fortement marquée par l'influence française. Peut-être n'y avait-il pas place à Paris pour deux compositeurs suisses illustres ! Ces facteurs jouent aussi leur rôle dans les carrières d'artistes.

A la même époque, un autre artiste genevois choisira l'exil définitif pour des raisons « politiques » : **Ernest Bloch**. Ce grand défenseur d'une musique judéo-hébraïque autonome, né en 1880, avait commencé une belle carrière en Suisse, mais, concurrent malheureux d'un autre Ernest (Ansermet) pour la direction du (futur) Orchestre de la Suisse romande, il était parti aux Etats-Unis en 1916. Il y connaîtra le succès, mais rentre quand même au pays en 1930 dans l'intention d'y finir ses jours. En 1939, devant la montée du nazisme, il se réfugie définitivement aux Etats-Unis, s'y naturalise et meurt à Portland (Oregon) en 1959.

Je relève dans la biographie de Bloch que lui aussi est allé se former très tôt à l'étranger. C'est qu'à la fin du XIX^e siècle, la Suisse n'avait pas de véritable centre de formation supérieure pour les musiciens professionnels. Bloch était violoniste et s'est donc rendu d'abord à Bruxelles chez le célèbre virtuose, pédagogue et compositeur Eugène Ysaÿe, « parrain » de la grande école belge dont le père est César Franck, et qui compte des noms comme Guillaume Lekeu ou Joseph Jongen. De plus en plus attiré par la composition, Bloch passe ensuite à Munich, dans la classe très réputée de Louis Thuille, compositeur autrichien. Un de ses condisciples y est un autre Suisse, **Walter Courvoisier**, Neuchâtelois de Bâle, fils d'un professeur de médecine, qui a d'abord étudié et pratiqué à son tour la médecine avant de tout lâcher pour la musique (peut-être sous l'influence d'un oncle violoniste, chanteur et chef d'orchestre Karl Courvoisier, élève entre autres de Joachim, qui fait carrière en Allemagne et en Angleterre). Ce Walter Courvoisier succédera à Thuille comme professeur de composition du Conservatoire supérieur de Munich, en épousant sa fille, comme à l'époque de Bach ! Chef de file de l'Ecole de Munich, qui prolonge le romantisme de Liszt, il sera alors le professeur entre autres de Hermann Reutter et de plusieurs compositeurs suisses moins illustres du XX^e siècle. Je note encore que, plus près de nous, un autre membre de la tribu Courvoisier, la pianiste, compositrice et improvisatrice **Sylvie Courvoisier**, née à Lausanne en 1968, semble renouer avec le nomadisme de ses ancêtres, puisqu'elle est installée depuis 1998 à New York, où elle mène une très belle carrière à cheval sur le jazz et la musique savante – très proche en cela de l'autre compositeur suisse, **Daniel Schnyder**. Professeur de composition dans un grand conservatoire, voilà une vocation qui semble réussir à beaucoup de nos compatriotes ! A l'époque où Courvoisier enseigne à Munich, **Paul Juon**, petit-fils d'un confiseur grison émigré en Russie au XIX^e siècle, né lui-même à Moscou mais formé en Allemagne, est appelé comme professeur de composition au Conservatoire royal de Berlin par rien moins que Joseph Joachim, son directeur, le grand violoniste ami de Brahms. Ce Paul Juon est un nouveau cas de figure qui nous intéresse, puisque sa carrière suit le chemin exactement inverse des autres musiciens cités jusqu'ici. Né en Russie, il a fait toute sa carrière en Allemagne, où

il est très apprécié et souvent joué, tant comme auteur symphonique que comme compositeur de musique de chambre, mais devant la montée du nazisme, il prend sa retraite anticipée et se réfugie en Suisse, en 1934 ; il mourra à Vevey en 1940, dans une relative obscurité. Ce n'est que depuis une dizaine d'années que l'on redécouvre sa musique, très originale par son mélange d'influences russes et scandinaves, avec des audaces rythmiques qui le rapprochent de Stravinski. Les archives de Paul Juon sont déposées à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, qui, en octobre prochain, s'associera au Conservatoire de la même ville pour un hommage et une série de concerts que ne je saurais assez vous recommander.

Nous parlions de professeurs de composition. Plus près de nous, à part Frank Martin et Ernest Bloch, déjà cités, relevons le nom de **Klaus Huber**, l'un de nos plus illustres compositeurs de la seconde moitié du XX^e siècle, qui a tenu longtemps une classe très courue au Conservatoire supérieur de musique de Fribourg-en-Brisgau, et qui vit entre Brême et la Toscane. Son contemporain **Rudolf Kelterborn** a occupé le même poste au Conservatoire de Karlsruhe, pendant que **Rolf Liebermann** faisait la carrière d'intendant d'opéra que l'on sait, d'abord à Hambourg, puis à Paris, sans abandonner pour autant la composition. De la jeune génération, le double-national franco-genevois **Michaël Jarrell** enseigne à Strasbourg (mais vient d'être appelé à Genève), le Zurichois **Hanspeter Kyburz**, né au Nigéria en 1960, et le Bâlois **Daniel Ott**, concepteur de l'environnement musical du pavillon suisse de Hanovre, sont professeurs à Berlin, **Christof Neidhöfer** à Montréal, etc.

Est-ce à dire que, malgré l'esprit d'aventure que dénote tout déménagement à l'étranger, nos compatriotes se coulent rapidement et volontiers dans le moule de l'académisme ? Si c'est peut-être le cas des compositeurs postromantiques comme Juon ou Courvoisier, ce ne l'est certainement pas des avant-gardistes dans la lignée de Klaus Huber, compositeur «contestataire» militant, de son disciple **Heinz Holliger** ou de son parent **Nicolaus A. Huber**, ni surtout de la jeune génération dont je vous ai cité quelques noms. La Suisse a en effet aussi une solide réputation de non-conformisme, qui est un bon article d'exportation. Ainsi, le Valaisan **Pierre Mariétan**, établi à Paris, élève de Pierre Henri et Pierre Schaeffer, les fondateurs de la « musique concrète », s'est fait une spécialité de l'environnement sonore et collabore avec des architectes et urbanistes. Toujours à Paris, le Tessinois **Giuseppe Giorgio Englert** est un des pionniers de la musique pour et par ordinateur.

Nous avons même nos « missionnaires », partis dans des contrées exotiques, à la fois pour diffuser les sonorités de la musique occidentale et explorer celles d'autres cultures. A Hong-Kong, le bien-nommé **Alfred Schweizer** tente le grand écart entre la musique chinoise et la tradition symphonique européenne. **Fritz Voegelin**, de Zurich, et **Ernst Widmer**, d'Aarau, ont jeté respectivement les bases de la vie musicale à Medellin (Colombie) et Bahia (Brésil). Deux générations plus tôt, un élève de Pedrell et de Schönberg, **Roberto Gerhard** (Valls / Tarragone 1896 – Cambridge 1970) s'est si bien fondu dans la culture ibérique qu'il est considéré comme compositeur espagnol.

Assez de noms! Il est temps de conclure – mais que retirer de ce rapide tour d'horizon ? L'absence d'une école suisse – au sens où l'on parle de l'Ecole de Vienne ou de Darmstadt –, la proximité de grandes métropoles étrangères, mieux dotées en conservatoires, orchestres, théâtres, opéras, studios de cinéma, éditeurs et imprésarios,

enfin le prestige d'une consécration étrangère expliquent certainement l'engouement des musiciens suisses pour le changement d'air. Beaucoup reviennent au pays, occasionnellement ou définitivement, mais d'autres font le grand saut et cherchent à s'imposer comme artistes cosmopolites, le dernier en date étant, à ma connaissance, le jeune Vaudois **Richard Dubugnon**, établi à Londres. Tributaires souvent d'une double appartenance latine et germanique, comme Honegger ou Martin, ou porteurs d'une spécialité typiquement helvétique comme l'improvisation (**Urs Leimgruber**), le théâtre instrumental (**Holliger**) ou l'oratorio moderne (**Klaus Huber**), ce sont des ambassadeurs qui proclament la présence suisse dans toute sa diversité et sa vitalité. Et encore... je n'ai parlé ni des nombreux interprètes, ni des improvisateurs, ni des musiciens pop – ce serait un autre chapitre passionnant, mais pour une autre fois.

Une chose est certaine : le jour où le Musée de Penthes consacrera une vitrine ou une salle aux musiciens suisses dans le monde, il n'aura que l'embaras du choix.

Michaël Jarrell (<http://www.musicedition.ch/composers/23d.htm>)

Klaus Huber (www.klaushuber.com)

Sylvie Courvoisier (www.sylviecourvoisier.com)

Daniel Schnyder (www.danielschnyder.com)

Paul Juon (www.juon.org)

Michaël Jarrell (<http://www.musicedition.ch/composers/23d.htm>)

Hanspeter Kyburz, (<http://brahms.ircam.fr/textes/c00002505/>)

Daniel Ott (www.danielott.com)

Roberto Gerhard (www.roberto-gerhard.com)

Richard Dubugnon (www.richarddubugnon.com)

Nous avons découvert...

Antoine-Henri Jomini

Jean-Jacques Langendorf : « *Faire la guerre : Antoine-Henri Jomini* »
Georg Editeur, Chêne-Bourg/Genève

- volume 1 : « *Chronique, situation, caractère* », 2002
- volume 2 : « *Le penseur politique, l'historien, le stratège* », 2004

Nous signalons la sortie du second volume de cette grande biographie et nous citons ce texte de l'éditeur : « *Avec le Prussien Carl von Clausewitz, l'Archiduc Charles d'Autriche et le Français Ardant du Picq, le Suisse Antoine-Henri Jomini (1779-1869) a été le stratège et l'écrivain militaire le plus considérable du XIX^e siècle, laissant une œuvre théorique et historique importante. Général au service de la France puis de la Russie, aide de camp de trois tsars, il a assisté aux grandes batailles napoléoniennes, ce qui a fait de lui un interprète privilégié de la stratégie impériale. Jusqu'à la Première Guerre mondiale, son influence s'est avérée déterminante pour toute une école de pensée européenne, alors qu'aux Etats-Unis il est toujours considéré comme un maître.* »

Le Monde en Suisse

« *L'exil en Suisse de réfugiés célèbres* », recueil publié par l'Office fédéral des réfugiés, introduction de **Peter von Matt**, Berne, 2003 (disponible à la boutique de Penthes ou auprès du Service des publications de la Confédération, Fellerstraße 21, CH-3003 Berne, www.bbl.admin.ch/bundespublikationen)

Environ 440'000 dossiers reposent dans les archives de l'Office fédéral des réfugiés ; chacun représente un destin. L'OFR a la lourde responsabilité de décider, jour après jour, du sort d'êtres humains ; il n'est pas seulement un acteur important dans le vaste débat politique portant sur la migration, mais, par sa manière de traiter les cas individuels, il contribue aussi à « faire l'histoire ». C'est la raison qui a amené quelques collaborateurs de cet office à s'intéresser aux dossiers de personnalités célèbres qui ont demandé l'asile en Suisse et de publier le résultat de leurs recherches dans un livre qui doit retenir notre intérêt.

L'accueil et la protection de personnes persécutées font partie de la tradition humanitaire de la Suisse depuis bien longtemps. Rappelons simplement qu'en 1572, après le tristement célèbre massacre de la Saint-Barthélemy, Genève, alors une ville de 16'000 habitants, accueillit 4'000 réfugiés en ses murs. Mais c'est surtout au cours du 20^e siècle que la Suisse est devenue une terre d'asile pour des fugitifs en grand nombre. En évoquant la politique d'asile de la Suisse avant, pendant et après la Seconde Guerre mondiale, on a récemment pris l'habitude d'évoquer quelques manquements à la tradition humanitaire. Il faut en parler, certes ; mais il n'est pas permis d'oublier le grand nombre de personnes qui ont trouvé refuge dans notre pays, qui y ont été protégées et actives. Et il n'est pas inutile de se rappeler également tout ce qu'elles ont apporté à la Suisse.

Parmi ces exilés, les personnes illustres, tout naturellement, suscitent de l'intérêt jusqu'à nos jours. Dans son introduction, Peter von Matt dépeint le contexte historique et littéraire, alors que les autres auteurs se penchent sur dix cas particuliers en mettant l'accent – et c'est là que réside l'originalité de ce travail – sur leurs relations, pas toujours simples, avec les autorités compétentes. Ont été choisis : Berthold Brecht, Stephan Hermlin, Agota Kristof, Thomas Mann, Hans Mayer (et les réfugiés homosexuels), Robert Musil, Michel Ollian, Ignazio Silone, Fritzi Spitzer et Otto Weissert (Cabaret Cornichon). Relevons que seule l'évocation du séjour en Suisse de l'écrivain hongrois Agota Kristof – arrivée en 1956 – est écrite en langue française, mais que tous les articles, sauf malheureusement l'introduction, comportent des résumés en français (ou en allemand).

Citons, en conclusion ou en apéritif à la lecture, ce commentaire de Robert Musil, qui a passé ses dernières années à Genève, au chemin des Clochettes à Champel, où l'on peut aujourd'hui admirer un buste de l'écrivain de la main du grand sculpteur autrichien Fritz Wotruba :

« ... car il est difficile d'être plus solitaire qu'en Suisse. Cette solitude suisse, il y a, certes, des choses plus terribles dans le monde, mais peu de choses qui soient plus paralysantes. Quand il faut se rendre compte que, dans ce pays, tout ce qui n'est pas suisse, est carrément considéré comme superflu, cela éteint tout esprit d'entreprise, qu'il soit spirituel ou matériel, en le couvrant d'une couche de cendres mouillées. »

Un Valaisan dans le Monde

- **Simon Roth**, « *Louis & Pierre Courthion. Bagnes – Genève – Paris. Voyages en zigzag* », catalogue de l'exposition au Musée de Bagnes (du 30 juin au 31 octobre 2004), Editions Commune de Bagnes, 2004
- **Pierre Courthion**, « *D'une palette à l'autre. Mémoires d'un critique d'art* », préface de Jean Starobinski, La Baconnière / Arts, Genève, 2004
- **Jacques Darbellay**, « *Un Valaisan à Paris : Pierre Courthion* », Editions Commune de Bagnes, 2004

Le Musée de Bagnes (Le Châble) nous a offert, au cours de cet été, une remarquable exposition sur le journaliste Louis Courthion (1858-1922) et son fils, l'écrivain d'art Pierre Courthion (1902-1988). Le premier a surtout vécu à Genève, le second à Paris. Les deux sont restés très attachés à leur terre d'origine valaisanne et les deux, on le sent bien, inspirent aux gens du Val de Bagnes un touchant sentiment de fierté à voir deux fils du pays devenir des gens « dans le monde ».

Disons d'abord que c'est bien ce type d'exposition que l'on aimerait pouvoir montrer au Château de Penthes : modeste dans ses dimensions, mais soignée dans sa présentation, ayant comme sujet des personnages et leur œuvre qui nous parlent aujourd'hui encore, exposition agrémentée d'un beau catalogue, bien illustré.

Parlons surtout du fils, de Pierre Courthion, car l'exposition coïncide avec la sortie de ses mémoires et parce que c'est lui surtout, le Parisien, qui tombe dans notre catégorie des « Suisses dans le monde ». Le nom de Pierre Courthion est, en effet, intimement lié à ce Paris de l'entre-deux guerres et de l'après-guerre où la Suisse a été « représentée », sur les bords de la Seine, par des Charles Ferdinand Ramuz, Arthur Honegger, Alberto et Diego Giacometti, Le Corbusier, Kurt Seligmann, Denis de Rougemont, Marcel Edouard Sandoz, Jean-Rodolphe de Salis, Georges Borgeaud, Jean Villard-Gilles, Charles-Albert Cingria et beaucoup d'autres, ce Paris vibrant et créatif du 20^e siècle. Pour Pierre Courthion, en effet, Paris était la « ville des villes », le cœur de toute activité artistique digne de ce nom. Sa présence dans la capitale française a été, comme celle d'autres aussi, interrompue, mais pas coupée, par la Guerre de 39-45 et, à l'instar d'autres exilés dans leur propre pays, il a été, à Genève, à une période particulièrement sombre, un de ces nombreux relais de la culture française hors des frontières. Pierre Courthion y a créé, avec son épouse Pierrette et son ami, le poète français Pierre Jean Jouve, la revue *Lettres* et dirigé la collection *Cri de la France* de l'éditeur Walter Egloff.

Pierre Courthion a été, successivement ou parallèlement, peintre, poète, journaliste, éditeur, conférencier, mais aussi archéologue cantonal du Valais, fonctionnaire international (chef adjoint de la Section des arts de l'Institut international de coopération intellectuelle de la Société des Nations), directeur du Pavillon suisse de la Cité universitaire de Paris, pavillon construit par Le Corbusier en 1933, diplomate (chargé de mission par la Direction culturelle du Ministère français des affaires étrangères au Brésil, au Canada, en Corée, aux Etats-Unis, au Japon, etc.), membre de jury ; mais, surtout, il a été écrivain d'art. Retenons cette désignation, car si le prolifique auteur de plus d'une centaine de livres d'art et d'innombrables articles, préfaces, scénarios de films, légendes d'illustrations et commentaires, l'ami de peintres tels que Henri Matisse, Raoul Dufy, Nicolas de Staël et beaucoup d'autres, s'est désigné lui-même comme critique d'art, il faut bien constater qu'il a surtout, avec sa plume, contribué à mettre en valeur des artistes déjà consacrés, français pour l'essentiel. Faire découvrir de nouveaux talents ou remettre à leur place de moins lumineux, il l'a aussi fait ; mais ce n'était pas le but principal de son travail. Cet homme infiniment cultivé se situe donc quelque part entre l'histoire de l'art et l'authentique critique d'art. Relevons surtout sa collaboration avec l'éditeur d'art Albert Skira qui a ainsi pu doter ses livres, déjà remarquables par leurs reproductions en couleur, de textes d'un haut niveau.

La qualité et la nature de son travail ont valu à Pierre Courthion d'être souvent traduit, surtout dans le monde anglo-saxon où des éditeurs, bien contents de trouver des textes adéquats pour les livres d'art, de plus en plus populaires, lui ont permis de vivre en tant qu'auteur indépendant, quoique difficilement parfois. Un coup de pouce financier particulièrement bienvenu lui est venu, vers la fin de sa vie, du rachat, en 1985, de sa bibliothèque ainsi que de ses archives par la Fondation J. Paul Getty à Santa Monica (Californie), qui a compris la valeur de ces innombrables catalogues, de cette abondante correspondance avec des artistes, de ces témoignages accumulés au cours de plus de soixante ans.

Citons, pour terminer, Pierre Courthion qui parle de Pierre Bonnard et de la peinture en général : « *La peinture ne démontre rien, elle renonce à toute explication ; elle*

interroge au contraire ; elle est la transposition d'une émotion, d'une pensée, par cette main qui déchire les apparences pour atteindre en plein la question de l'homme et de son existence. »

Tous ces livres – et bien d'autres – peuvent être commandés auprès de notre boutique, de préférence par courriel : boutique@penthés.ch ou encore par téléphone et télécopie ; demandez Jean-Marie Gerber s.v.p ! Nous attirons l'attention de nos clients sur le fait que nous expédions les livres en principe une fois par semaine, le vendredi – ceci parce que notre petite structure se doit de travailler d'une façon rationnelle et efficace.

« Le Cent-Suisses » : *un endroit spécial pour vos réceptions*

*banquets de mariages, anniversaires, cocktails, vins de l'amitié...
séminaires, colloques, conférences ...
et repas de midi au restaurant et dans des salons privés*

Situé à proximité de l'Aéroport et du Palais des Nations, à moins de dix minutes du centre de Genève et de son lac, le Domaine de Penthes, avec son château et son parc, est un endroit magique pour organiser vos réunions d'affaires, vos célébrations familiales et vos activités de détente. « Le Cent-Suisses » vous y attend !

Nouvelle tente au Pavillon Gallatin...

En mai 2004, nous avons inauguré la nouvelle tente – plus grande, plus confortable, plus belle – du Pavillon Gallatin, située sur la colline dominant le Lac Léman avec vue imprenable sur le Mont-Blanc. Cette tente est aménagée spécialement pour les banquets de mariages, les conférences, les séminaires et les cocktails. On peut la chauffer, ce qui permet d'y tenir des manifestations de style champêtre, mais néanmoins soignées pour 350 personnes (cocktail) ou 220 personnes (déjeuners ou dîners), même quand le temps n'est pas au beau fixe.

Nous nous réjouissons de vous y accueillir et sommes à votre disposition pour vous communiquer, sur demande, un devis personnalisé. N'hésitez pas à nous contacter, quelle que soit votre demande. Parking gratuit.

Pour toutes informations, veuillez prendre contact avec le directeur du restaurant « Le Cent-Suisses », Monsieur Pedro Ferreira, par téléphone 022 734 48 65 ou par courriel : restaurant@penthés.ch – www.penthés.ch/restaurant.

Who's who au Château de Penthes

Fondation pour l'Histoire des Suisses dans le Monde

Bureau	Bénédict de Tscharner	Président
	François Walter	Vice-Président
	Patrick Alain Gautier	Trésorier
	Christine Bory Magnenat	Secrétaire
	<hr/>	
	Jean-René Bory	Président d'honneur
	Léopold Pflug	Président honoraire
	François Chavannes	Vice-Président honoraire

Association des Amis Suisses de Versailles

Association ayant pour but le soutien de la Fondation	Jean-René Bory	Président
	Florence Colomb	Vice-Présidente
	Léone Herren	Secrétaire
	Christine Bory Magnenat	Trésorière

Société des Amis de l'Institut des Suisses dans le Monde

Association ayant pour but le soutien de l'Institut	Paul-André Ramseyer	Président
	Bernard Sandoz	Vice-Président
	Laure Eynard	Secrétaire
	Thierry Zehnder	Trésorier

Institut des Suisses dans le Monde

Organe de gestion et direction scientifique	Anselm Zurfluh	Directeur
	Philippe Vincent	Comptable
	Gabriel Castagna	Service technique
	Marianne Maze	Secrétariat Associations
	<hr/>	
	Jean-René Bory	Directeur honoraire

Musée des Suisses dans le Monde

Muséologie	Nathalie Chavannes	Conservatrice
	Jean-Marie Gerber	Accueil, marketing
	Lorenzo Romano	Mandataire inventaire

Centre de recherches et de documentation sur les Suisses dans le Monde

Archives	Anselm Zurfluh	Directeur
Bibliothèque	Nathalie Chavannes	Responsable

Service Restauration

Restaurant Cent-Suisses	Pedro Ferreira	Directeur
Réceptions	Vincent Bernard	Chef de Cuisine
Galas ~ Mariages	René Reffet	Cuisine
Séminaires ~ Colloques	Fernando Monteiro	Cuisine
	José Redondo	Service
	Sabri Misini	Service
	Michael Berthot	Service